



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

43 | 2000

Linguistique de l'écrit, linguistique du texte

Écritures et sémiographie

Scripts and semiography.

Jean-Pierre Jaffré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1038>

DOI : 10.4000/linx.1038

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

Pagination : 15-28

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-Pierre Jaffré, « Écritures et sémiographie », *Linx* [En ligne], 43 | 2000, mis en ligne le 11 juillet 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1038> ; DOI : 10.4000/linx.1038

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Écritures et sémiographie

Scripts and semiography.

Jean-Pierre Jaffré

1- Concepts et définitions

- 1 La morphogenèse de l'écriture (naissance et développement) est indissociable de la notion de sémiographie. Celle-ci répond en effet à la finalité première de l'écriture qui est de donner à certains concepts une forme visible et reconnaissable. Elle répond ainsi à une demande universelle dictée par les impératifs de la communication écrite : doter le lecteur de signes graphiques aussi distincts que possible. De ce point de vue il n'y a *a priori* aucune différence entre un logogramme sumérien et un mot du français écrit. Cela dit, la notion de sémiographie n'est pas homogène et présente différentes facettes. Sans oublier sa relation essentielle avec une phonographie qui lui fournit des points d'ancrage linguistiques absolument indispensables.

La sémiographie ?

- 2 On peut considérer que l'écriture repose en fait sur un double principe. Le premier joue le rôle d'une mécanique de base qui assemble, selon des lois combinatoires, une série d'unités issues d'un inventaire restreint. Ces unités sont, dans tous les cas, déterminées par homologie avec des unités phonologiques (syllabes ou phonèmes) et relèvent par conséquent d'une *phonographie*. Toutefois, la raison d'être de l'écriture n'étant pas de noter des sons mais de représenter des signes, en l'occurrence des signes linguistiques, cette mécanique sert à la construction d'un autre principe de l'écriture, tout aussi essentiel que le premier, mais situé cette fois sur un plan qui englobe l'écriture d'unités lexicales, ou *logographie*, et l'écriture d'unités grammaticales, ou *morphographie*. C'est ce que nous appelons *sémiographie*.
- 3 Si la phonographie sert plutôt une économie, la sémiographie doit plutôt être efficiente, notion qui peut être elle-même considérée comme une forme d'économie, à un autre

niveau linguistique (François, 1968). Pour une convention donnée, tout signe graphique vaut avant tout par sa capacité à évoquer des significations linguistiques, en tenant compte du plan visuographique dans lequel il s'inscrit. De ce point de vue, et même si ce n'est pas là sa caractéristique majeure, on peut dire qu'une forme graphique n'est jamais dépourvue d'une part d'iconicité. Cette conception de la sémiographie indique assez qu'elle est un invariant de l'écriture, bien que cela ne préjuge pas des formes qu'elle peut prendre. L'infrastructure phonographique peut changer d'une écriture à l'autre et, comme nous le verrons, la sémiographie utilise parfois des procédés non phonographiques.

Sémiographie et terminologies

- 4 La dimension sémiographique est explicitement mentionnée dans la terminologie de certaines descriptions linguistiques. Les logogrammes et les déterminatifs de l'écriture égyptienne peuvent être regroupés sous l'appellation de « sémogramme » (Davies, 1987 ; Ritner, 1996) ou de « sémagramme » (Loprieno, 1995). Des approches plus générales parlent parfois de « sémantogramme » (Masson, 1993). D'autres termes, qui font moins directement référence au signe, ont une fonction similaire. Le « plérème », créé par Hjelmslev (1959), désigne par exemple des graphèmes qui ne passent pas par la seconde articulation (Catach, 1984) ou des éléments qui expriment à la fois le son et le sens (Coulmas, 1996). Le « frame » vaut pour une unité graphique de base entourée de blancs graphiques qui ne se confond pas avec le graphème (DeFrancis, 1989).
- 5 Mais c'est le terme *idéographie* qui revient le plus souvent. Pour les uns, il sert à mettre l'accent sur des aspects figuratifs de l'écriture (Christin, 1995). Pour d'autres, il s'agit simplement de se conformer à un usage ancien qui souligne la différence avec les écritures alphabétiques. Les écritures du sumérien, de l'égyptien ou du chinois, pour ne citer que celles-là, sont très souvent qualifiées d'idéographiques (André-Salvini & al., 2000). À tort selon nous. Ce terme ne dit rien en effet des unités linguistiques concernées. Loin de nous l'idée que l'écriture ne puisse être *aussi* une représentation figurative et iconique, écho de pratiques culturelles. Simplement, il nous semble que ces pratiques, si elles sont bien réelles, ne fournissent pas à l'écriture les outils indispensables à son fonctionnement. La fortune des grands déchiffreurs, Champollion et Ventris en tête, devrait suffire à en faire la preuve (Jaffré, 1998).

2- Morphogenèse sémiographique

Sémiographie et invariance

- 6 Dans ce texte, notre propos est avant tout linguistique. Nous pensons pourtant que la sémiographie ne se limite pas à la stricte notation des langues. D'où l'hypothèse d'une valeur plus générale qui a, selon nous, son importance dans le débat sur la naissance de l'écriture. Toutes définitions confondues, une écriture peut avoir des contenus très divers (Harris, 1995). Comme bien des tracés néolithiques, le pictogramme « interdiction de fumer » fait référence à un acte social, à la différence que sa fonction nous est (encore) familière. Pour faire sens, toute trace écrite a besoin d'une convention à laquelle accède un nombre très variable de locuteurs. La convention linguistique présente à cet égard bien des avantages. Référence organisée et fiable, elle peut permettre à une trace écrite

de survivre aux sociétés qui l'ont inventée. En revanche, le sens d'une trace non linguistique a toutes les chances de disparaître avec la société qui l'utilise. Après des siècles de silence, les hiéroglyphes égyptiens, le linéaire B crétois ou les glyphes mayas nous parlent à nouveau, tandis que les icones de Lascaux demeurent hypothétiques, en dépit des savoirs accumulés sur la culture de leurs auteurs.

- 7 Toutes les traces écrites ne peuvent donc être mises sur le même plan. Il serait pourtant excessif de considérer que seule la brutale nécessité d'écrire des langues a donné naissance à l'écriture. Cette question divise les spécialistes. Pour certains, relèvent de l'écriture toutes les traces graphiques, sans exception (Gaur, 1995). Pour d'autres ne sont écritures que celles qui correspondent à une langue donnée (Michalowsky, 1994). S'il n'est pas dépourvu de toute légitimité, le radicalisme d'une telle distinction est tempéré par la nature même de la sémiographie. On doit admettre en effet que, sous certains de ses aspects au moins, celle-ci préexiste à tout appariement linguistique. Certes, nous l'avons dit, la référence à une langue constitue un réservoir symbolique prodigieux mais la rupture totale avec des activités symboliques antérieures ne nous semble pas pertinente. En témoignent les mythogrammes et les pictogrammes de l'art rupestre (Leroi-Gourhan, 1964 ; Guilaine, 1994), ou les jetons d'argile de Mésopotamie (Schmandt-Besserat, 1992).
- 8 Il serait donc plus judicieux de situer la sémiographie au croisement d'une double source génétique. L'une, très précoce, remonte à l'ensemble des activités symboliques qui génèrent des traces écrites non linguistiques ; l'autre, plus tardive, naît de l'intégration de la dimension linguistique, avec une progressive montée en puissance de la phonographie.

Sémiographie et démarcation

- 9 Parmi les procédés de base de la sémiographie, un sort particulier doit être réservé à la démarcation, qui distingue les formes graphiques, pour l'œil et pour l'esprit. Comme en témoignent les tablettes sumériennes et les cartouches de l'écriture hiéroglyphique, la notion de démarcation n'est pas de création récente. Au cours de l'histoire, elle a toutefois connu des flottements. Selon les époques, les blancs graphiques ont pu être utilisés de façon quasi systématique (vieux perse) ou être complètement absents (grec). Dans les écritures européennes, l'émergence de blancs graphiques tient en partie à l'extension des usages linguistiques et à un changement des habitudes de lecture. Aussi longtemps qu'une langue est écrite par et pour des locuteurs natifs, et surtout « professionnels », l'introduction de procédés démarcatifs ne s'impose pas vraiment. En revanche, dès qu'il faut s'adresser à des populations plus étendues, moins cultivées, les blancs graphiques facilitent le traitement des formes linguistiques et leur lecture (Saenger, 1997). La morphogenèse de la ponctuation participe de la même volonté (Catach, 1998a). Autant de marques extralinguistiques qui viennent ajouter de la clarté à des significations déjà là mais qui, progressivement, s'agrègent aux formes linguistiques jusqu'à devenir des compléments indispensables et, finalement, contribuer à l'émergence de signes à part entière.
- 10 La sémiographie met donc à contribution des facteurs qui s'organisent autour d'éléments linguistiques préalables. Les blancs graphiques comme les marques de ponctuation dépendent de données linguistiques (lexèmes, groupes syntaxiques, etc.) sans lesquelles ils ne pourraient exister. Les unités constitutives d'une langue relèvent par conséquent d'une organisation hiérarchique qui joue dans l'écriture des fonctions inégales.

3- Sémiographie et langues

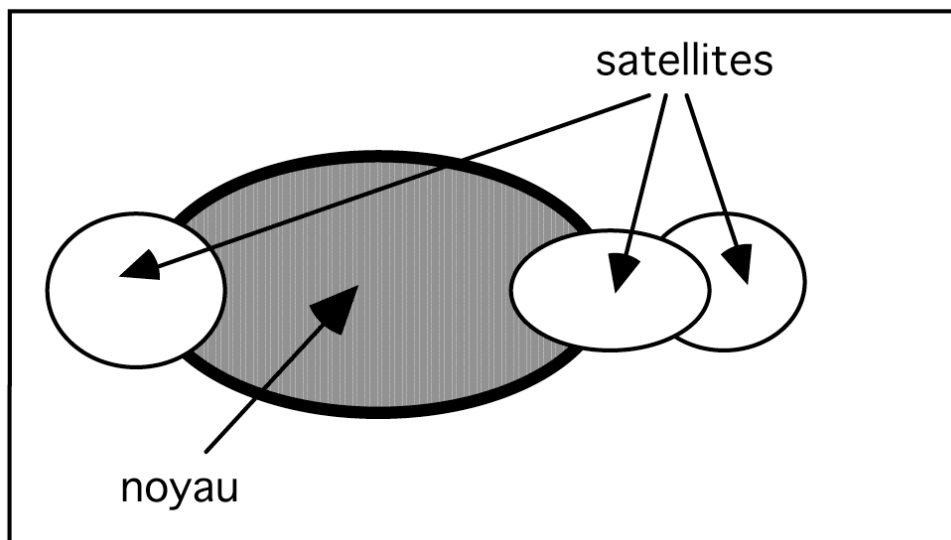
Types de sémiographie

- 11 Intéressons-nous maintenant aux différentes formes de la sémiographie. Le lent processus d'émergence du signe écrit permet en effet de distinguer des phases qui sont elles-mêmes dépendantes de facteurs, d'abord linguistiques certes, mais également culturels. D'un point de vue théorique, la sémiographie peut se ramener à deux processus tout à fait compatibles. Le premier, plutôt indépendant, est déterminé par des éléments qui ont une fonction (directement) significative. De ce point de vue, les écritures sémiographiques représenteraient, idéalement, chaque signe linguistique par des graphèmes évoquant simultanément un contenu et une expression (Alarcos Llorach, 1968). À leurs débuts, certaines écritures n'étaient pas si éloignées de cet idéal puisque les premières attestations de l'écriture sumérienne reproduisaient des « réalités extramentales » (Bottéro, 1982).
- 12 Mais le plus souvent, ces éléments sémiographiques « indépendants » ne sont en fait qu'une *partie* de l'écriture, comme on peut le voir par la suite en sumérien, mais aussi en égyptien, en hittite, en maya ou en chinois. Basés sur des tentatives de catégorisation du monde, ils prennent très vite une dimension conventionnelle et participent à la « traduction visuographique » de concepts linguistiques. Les déterminatifs de l'écriture sumérienne sont représentatifs de ce *bricolage* relativement éloigné d'un rapport direct avec la langue (Green, 1989). De la même façon, les déterminatifs de l'égyptien commencent à disparaître, vers 2700-2600 avant J.-C., avec la diffusion des signes monolithères (Fisher, 1989). Présents surtout au moment où émergent les écritures anciennes, ces indices ont donc tendance à diminuer, voire à disparaître, au fur et à mesure que la langue investit l'écriture. En fait, seules les clés du chinois contemporain peuvent apparaître *a priori* comme la manifestation contemporaine d'une survivance de tels indices. Mais nous verrons plus bas qu'une telle analyse est un peu hâtive.

Sémiographie et structure linguistique

- 13 Car l'essentiel est ailleurs, dans la mécanique phonographique de la sémiographie. Et il existe aujourd'hui une large majorité de linguistes de l'écrit pour admettre que, sans une base phonographique, l'écriture ne pourrait pas fonctionner (Anis & al., 1998). Les inventeurs d'écriture en quête d'un système économique ne semblent en tout cas pas avoir trouvé mieux. Cette phonographie se définit d'abord par référence à un inventaire fini d'unités linguistiques (phonèmes, syllabes) qui constitue selon nous la mécanique structurelle de l'écriture. Mais ces éléments participent en outre à la construction d'unités significatives. Le phonogramme « ou », par exemple, peut s'analyser dans sa relation avec le phonème [u] comme un élément récurrent (« jour », « tour », etc.). Mais la même séquence graphique « ou » est aussi une forme significative, opposée à « où », « houx », « houe ». C'est là tout la distinction entre une infrastructure phonographique et une superstructure sémiographique (Hannas, 1997).
- 14 Quelle que soit la diversité des procédés qu'utilise cette superstructure, elle reste particulièrement sensible au fonctionnement des unités significatives d'une langue. Car, pour l'essentiel, les *sémiogrammes* sont déterminés par la fonction des unités linguistiques

qui les constituent. Pour décrire un tel phénomène, nous proposons de différencier des unités noyaux (en général des lexèmes) et des unités satellites (en général des morphèmes), les premières exerçant sur les secondes un pouvoir d'attraction qui peut aller jusqu'à la fusion au sein d'une même forme graphique. Ce phénomène est évidemment décisif pour la sémiographie.

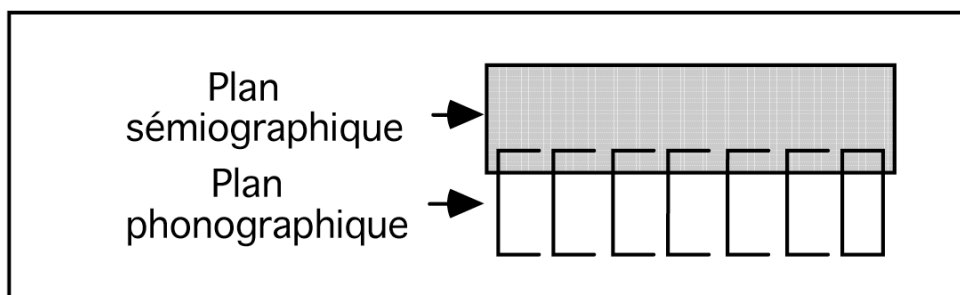


- 15 La nature de la structure sous-jacente détermine les relations noyau / satellites et leur éventuelle incidence graphique. L'agglutination produit des sémiogrammes composites issus du regroupement de morphèmes autour – ou à droite – d'une racine, selon un ordre fortement prévisible, comme en turc ou en hongrois. La flexion induit un fonctionnement très proche, avec toutefois des sémiogrammes plus courts, comme en français ou en anglais. Les langues isolantes génèrent une hypo-segmentation quand les unités graphiques démarquées sont des morphèmes ou des lexèmes uniques. C'est le cas du chinois (mandarin) où les relations morphosyntaxiques sont indiquées par la seule position (Norman, 1988). Avec les écritures d'Asie du Sud-est (langues thaïes notamment), on a en revanche une hyper-segmentation avec la démarcation de groupes syntaxiques (Wheatley, 1996 ; Diller, 1996). Le japonais opte quant à lui pour une solution originale puisque, d'une façon générale, son écriture varie avec les unités linguistiques. Les kanji notent plutôt des noyaux lexicaux et les kana, plutôt des satellites grammaticaux. De ce fait, les blancs graphiques deviennent superflus (Smith, 1996).

Sémiographie & phonographie

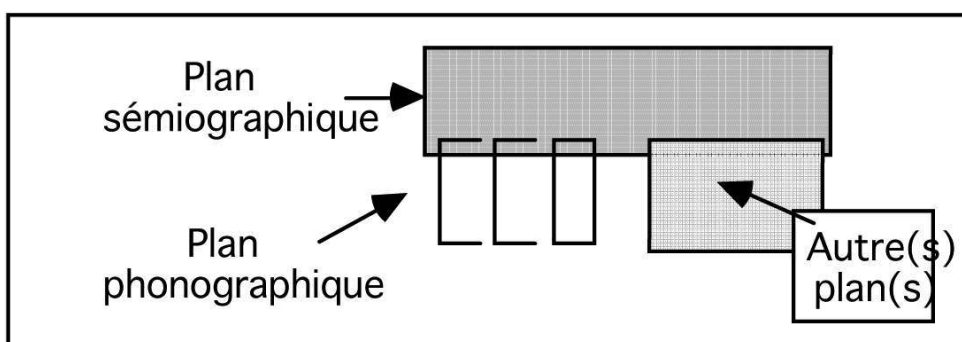
- 16 Toute écriture repose sur le double principe de la sémiographie et de la phonographie mais les modalités de leur coexistence peuvent varier avec les écritures. Quand les sémiogrammes se composent quasi exclusivement de phonogrammes, la phonographie est omniprésente et joue un rôle majeur. C'est évidemment le domaine par excellence des écritures alphabétiques et des écritures syllabiques.

Phonographie majeure



- 17 Mais les sémiogrammes peuvent n'être que partiellement composés de phonogrammes. Présente par définition, la phonographie joue alors un rôle mineur. C'est ce qui se passe en chinois, où la plupart des caractères se composent d'une phonétique et d'une clé. Pris séparément, chacun de ces éléments apporte une information spécifique — phonologique ou conceptuelle — mais insuffisante. Ils s'épaulent donc mutuellement pour former ensemble une sémiographie originale.

Phonographie mineure



- 18 Quand la phonographie est majeure, la sémiographie peut être considérée comme une reconfiguration d'éléments de base qui contribuent à la formation d'un signe graphique analogue au signe oral. Quand la phonographie est mineure, la sémiographie combine des éléments provenant de sources différentes. Mais, au bout de compte, les formes que l'on obtient sont assez proches les unes des autres, du strict point de vue sémiographique évidemment. Ce qui revient à dire que bien des travaux psycholinguistiques pourraient faire fausse route en considérant que le degré d'efficacité des écritures varie selon que leur phonographie est majeure ou mineure (Flores d'Arcais, 1992 ; Koda, 1995).
- 19 La contribution phonographique à la sémiographie ne peut en fait s'apprécier qu'en termes de tendances. L'écriture du japonais présente de ce point de vue un cas tout à fait remarquable, la phonographie majeure des kana voisinant avec la phonographie mineure des kanji. Parmi les écritures contemporaines, ceux-ci représentent d'ailleurs, très vraisemblablement, le type de sémiogrammes le plus complexe. En effet leur interface phonographique peut être plus ou moins fiable selon que l'on a affaire à une lecture à la chinoise ou à la japonaise. Il faut toutefois noter que, sur les 2000 kanji les plus fréquents, 25 % environ comportent une information phonologique utile (Paradis & al., 1985). Par ailleurs, et dans des cas précis, certains kanji peuvent remplir une fonction purement phonographique (« ateji »).

- 20 L'analyse de la morphogenèse graphique a permis de mettre en évidence les causes historiques d'une fluctuation entre phonographies majeure et mineure. La montée en puissance de la phonographie s'explique par les solutions techniques qu'elle offre à des inventeurs d'écriture séduits par le langage humain et son potentiel symbolique. Cette fluctuation a également des causes linguistiques, qui tiennent à ce que nous avons nommé ailleurs le « paradoxe » de la phonographie (Jaffré & Sandon, 1996). Pour l'écriture en effet, la création de correspondances plus ou moins systématiques entre des unités phoniques (syllabes ou phonèmes) et graphiques (phonogrammes) n'est jamais une fin en soi. Le découpage du flux sonore en unités discrètes n'a finalement d'autre but que de fournir une économie structurale. Et si les phonogrammes sont certes les équivalents de phonèmes ou de syllabes, il s'agit d'équivalents « provisoires » destinés à servir une autre sémiologie.

Quelques exemples

- 21 La fluctuation phonographique est donc sensible aux différences sémiologiques entre l'oral et l'écrit. C'est ce que montrent tout spécialement l'homophonie et le traitement des ambiguïtés qui en résultent dans un certain nombre d'écritures. En français, où le polysyllabisme domine, la place de l'homophonie est relativement restreinte, quantitativement au moins. Cela dit, elle touche des secteurs morphologiques cruciaux, tel celui des marques catégorielles (nombre, genre) qui sous-tendent la cohésion morphosyntaxique de groupes de mots. La même morphographie « profonde » se retrouve du côté de l'homophonie verbale (infinitif / participe passé / imparfait). L'écriture emploie des morphogrammes distincts là où l'oral utilise des morphèmes qui se ressemblent. Elle a pour cela remotivé des marques graphiques d'origine étymologique (Catach, 1988b), créant du même coup un nouvel exemple de coexistence entre phonographies majeure (« ouvrir » / « ouvert ») et mineure (« fermer » / « fermé »).
- 22 Par comparaison, l'influence monosyllabique est plus grande en chinois puisque les mots polysyllabiques restent malgré tout conditionnés par cette morphologie (Alleton, 1994). C'est dans ce contexte structurel que la valeur phonographique du seul élément syllabique (la phonétique) s'avère quelque peu appromative et, le plus souvent, insuffisamment discriminante. L'adjonction d'un autre élément (la clé) devient alors indispensable. Il transforme chaque caractère en une forme unique et participe *de facto* à la sémiographie du caractère chinois (Chen, 1999). La spécificité de ce signe écrit résulte en fait de l'association entre une clé et une phonétique, chaque composant pris séparément donnant une information insuffisante, tant sur le plan phonique que sémantique (Mair, 1996).
- 23 Dans ce qu'il est convenu de nommer écritures *alphabétiques*, les relations entre phonographie et sémiographie prennent des tournures fort diverses, favorisant tour à tour l'un ou l'autre des deux principes. Une phonographie dominante entraîne l'apparition d'allomorphes, comme c'est le cas dans la plupart des langues romanes (Blanche-Benveniste, cad., 1997). En italien par exemple, le nombre des noms est marqué par des alternances « a » / « e », « o » / « i », « e » / « i ». D'autres écritures prennent en revanche des options plutôt morphographiques. C'est le cas en français et en anglais, avec la neutralisation d'oppositions phoniques destinées à maintenir une forme de base stable. De la même façon, le han'gul du coréen privilégie, dans de très nombreux cas, une forme graphique constante pour les noms et les verbes. Cette option a d'ailleurs été officialisée

en 1933 avec la création d'une orthographe unifiée (King, 1996). La même tendance morphographique se retrouve en japonais quand les kana qui notent des éléments flexionnels — « okurigana » — provoquent une diminution de l'information phonographique à la frontière du radical et de la désinence (Seeley, 1991). Quant aux écritures sémitiques, leur version non pointée laisse au lecteur le soin de gérer les informations grammaticales (Coulmas, 1989).

4- Conclusions

- 24 Fortement influencée par la nécessité communicative, l'écriture des langues opte d'abord pour une notation plutôt conceptuelle dans laquelle la phonographie joue un rôle secondaire. La part sémiographique s'appuie à ce moment là sur des indices qui font référence à un contenu plus ou moins linguistiquement déterminé. Les déterminatifs sont en l'occurrence exemplaires, eux qui pallient aux effets d'une phonographie ambiguë. Plus les demandes auxquelles l'écriture doit faire face augmentent, plus le besoin d'économie se fait sentir et plus les relations avec la langue se font étroites. Le principe phonographique fournit alors des ressources bien plus flexibles que tous les modes notationnels utilisés jusque là. Cette montée en puissance de la phonographie, conséquence d'une inscription linguistique de plus en plus manifeste, n'entraîne pas pour autant un recul de la sémiographie. Celle-ci prend en réalité des formes différentes, produites le plus souvent par la réanalyse des indices phonographiques. Les réaménagements obtenus ne se privent cependant pas de moyens non phonographiques tel que la démarcation ou la remotivation morphographique de graphies étymologiques, comme en français par exemple.
- 25 La sémiographie découle finalement de l'analyse et de la représentation de structures linguistiques multiples, sans qu'il soit jamais possible de l'assimiler à une notation pure et simple de l'oral. Comme la langue écrite, elle est créée par une conscience métalinguistique qui objective la langue parlée, ce qui implique une théorie (Aronoff, 1985 ; Olson, 1994). L'oral et l'écrit sont donc tout à la fois indissociables et spécifiques. L'oral, lieu par excellence de la variété, se caractérise par le mouvement, l'innovation et la créativité. L'écrit est quant à lui le garant d'une relative invariance spatio-temporelle fondée sur la structure sous-jacente d'une langue et pleinement réalisée par le principe sémiographique. Part visible et stable des signes linguistiques, la sémiographie fait converger différents procédés dont la phonographie est à coup sûr le plus décisif, le plus essentiel. Pour un ordre sémiologique dont la raison d'être est de donner à voir du sens linguistique, il y a bien là un paradoxe susceptible d'alimenter longtemps encore le débat épistémologique sur l'écriture.

BIBLIOGRAPHIE

ALARCOS LLORACH, E. (1968). « Les représentations graphiques du langage », dans A. Martinet, dir., *Le Langage*, Encyclopédie de La Pléiade, Paris : Gallimard, 513-568.

- ALLETON, V. (1994). « Le nombre de syllabes d'un mot est-il pertinent en chinois contemporain ? », *Cahiers de Linguistique Asie Orientale*, 23, 5-11.
- ANDRÉ-SALVINI, B., BERTHIER, A., GEOFFROY-SCHNEITER, B. & ZALI, A. (2000). *L'Abécédaire des écritures*. Paris : Flammarion.
- ANIS, J. & PUECH, C., dir. (1998). Table ronde « Autonomie de l'écriture », dans J.-G. Lapacherie, éd., *Propriétés de l'écriture*, Publications de l'université de Pau, 79-88.
- ARONOFF, M. (1985). « Orthography and linguistic theory: the syntactic basis of Masoretic Hebrew punctuation », *Language*, 61, 28-72.
- BLANCHE-BENVENISTE, C., ed. (1997). *EuRom 4. Méthode d'enseignement simultané des langues romanes*. Florence : La Nuova Italia.
- BOTTÉRO, J. (1982). « De l'aide-mémoire à l'écriture », dans A.-M. Christin, éd., *Écritures, Systèmes idéographiques et pratiques expressives*. Paris : Le Sycomore, 13-38.
- CATACH, N. (1984). « Réflexions sur la nature du graphème et son degré d'indépendance », *Liaisons-HESO*, 11, 1-16.
- CATACH, N. (1998a). « La ponctuation et les systèmes d'écriture : dedans ou dehors », dans J.-M. Defays, L. Rosier & F. Tilkin, éd., *À qui appartient la ponctuation ? Actes du colloque international de Liège, mars 1997*. Bruxelles : Duculot, 31-43.
- CATACH, N. (1988b). « L'écriture en tant que plurisystème, ou théorie de L prime », dans N. Catach, dir., *Pour une théorie de la langue écrite*, Actes de la Table Ronde internationale CNRS-HESO. Paris : Éditions du CNRS, 243-259.
- CHEN, P. (1999). *Modern Chinese. History and sociolinguistics*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.
- CHRISTIN, A.-M. (1995). *L'image écrite ou la déraison graphique*. Idées et Recherches. Paris: Flammarion.
- COULMAS, F. (1989). *The Writing systems of the world*. Oxford: Basil Blackwell.
- COULMAS, F. (1996). *The Blackwell encyclopedia of writing systems*. Cambridge: Blackwell Publishers.
- DAVIES, W.V. (1987). *Reading the past. Egyptians hieroglyphs*. London: British Museum Publications.
- DEFRANCIS, J. (1989). *Visible Speech. The diverse oneness of writing systems*. Honolulu: University of Hawai Press.
- DILLER, A. (1996). « Thai and Lao writing », dans P.T. Daniels & W. Bright, eds., *The World's writing systems*. Oxford University Press, section 43, 457-466)
- FISCHER, H.G. (1989). « The origin of Egyptians hieroglyphs », dans M. Senner, ed., *The origins of writing*. Lincoln and London: University of Nebraska Press, 59-76.
- FLORES D'ARCAIS, G.B. (1992). « Graphemic, phonological, and semantic activation processes during the recognition of Chinese characters », dans H.-C. Chen & O.J.L. Tzeng, eds., *Language processing in Chinese*, Advances in psychology, 90. Amsterdam : North-Holland, 37-66.
- FRANÇOIS, F. (1968). « Le langage et ses fonctions », dans A. Martinet, dir., *Le Langage*, Encyclopédie La Pléiade. Paris: Gallimard, 3-19.
- GAUR, A. (1995). « Scripts and writing systems: a historical perspective », dans I. Taylor & D.R. Olson, eds., *Scripts and literacy. reading and learning to read alphabets, syllabaries and characters*. Dordrecht: Kluwer A.P., 19-30.

- GREEN, M.W. (1989). « Early cuneiform », dans W.M. Senner, ed., *The Origins of writing*. Lincoln and London: University of Nebraska Press, 43-58.
- GUILAINE, J. (1994). *La mer partagée. La Méditerranée avant l'écriture, 7000-2000 avant Jésus-Christ*. Paris: Hachette.
- HANNAS, W.C. (1997). *Asia's orthographic dilemma*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
- HARRIS, R. (1995). *Signs of writing*. London : Routledge
- HJELMSLEV, L. (1959). *Essais linguistiques*. Paris : Minuit,.
- JAFFRÉ, J.-P. (1998). « Écriture(s) et problèmes terminologiques », Colloque Métalangage et terminologie linguistique, Université de Grenoble, mai 1998. À paraître aux éditions Peeters.
- JAFFRÉ, J.-P. & SANDON, J.-M. (1996). « Réflexions sur la raison phonographique », dans J.-P. Chevrot, dir., *Orthographe et prononciation, LIDIL*, 13, 159-172.
- KING, R. (1996). « Korean writing », dans P.T. Daniels & W. Bright, eds., *The world's writing systems*. Oxford University Press, section 17, 218-227.
- KODA, K. (1995). « Cognitive consequences of L1 and L2 orthographies », dans I. Taylor & D.R. Olson, eds., *Scripts and literacy. reading and learning to read alphabets, syllabaries and characters*. Dordrecht : Kluwer A.P., 311-326.
- LEROI-GOURHAN, A. (1964). *Le geste et la parole*, vol. 1. Technique et langage. Sciences d'aujourd'hui. Paris: Albin Michel.
- LOPRIENO, A. (1995). « Ancient Egyptian and other Afroasiatic languages », dans J.M. Sasson, dir., *Civilizations of the Ancient Near East*. New York: Ch. Scribner's Sons, Macmillan Library Reference, USA, vol. 4, 2135-2150.
- MAIR, V.H. (1996). « Modern Chinese writing », dans P.T. Daniels & W. Bright, eds., *The World's writing systems*. Oxford University Press, section 15, 200-208.
- MASSON, M. (1993). « A propos des écritures consonantiques ». *La Linguistique*, 29, 1, 25-40.
- MICHALOWSKI, P. (1994). « Writing and literacy in Early States : A Mesopotamianist perspective », dans D. Keller-Cohen, ed., *Literacy : Interdisciplinary conversations*. Cresskill, NJ: Hampton Press, 49-70.
- NORMAN, J. (1988). *Chinese*. Cambridge University Press.
- OLSON, D.R. (1994). *The world on paper*. Cambridge University Press [traduction française : *L'univers de l'écrit*. Paris: Retz, 1998].
- PARADIS, M., HAGIWARA, H., & HILDEBRANDT, N. (1985). *Neurolinguistic Aspects of the Japanese Writing System*. New York: Academic Press.
- RITNER, R.K. (1996). « Egyptian writing », dans Daniels, P.T. & Bright, W., eds., *The world's writing systems*. Oxford University Press, section 4, 73-84.
- SAENGER, P. (1997). *Space between words. The origins of silent reading*. Stanford, Ca.: Stanford University Press.
- SCHMANDT-BESSERAT, D. (1992). *How writing came about*. Austin: University of Texas Press.
- SEELEY, C. (1991). *A history of writing in Japan*. Leiden, Holland: E.J. Brill.
- SMITH, J.S. (1996). « Japanese writing », dans P.T. Daniels & W. Bright, eds., *The World's writing systems*. Oxford University Press, section 16, 209-217.

WHEATLEY, J.K. (1996). « Burmese writing », dans P.T. Daniels & W. Bright, eds., *The World's writing systems*. Oxford University Press, section 42, 450-456.

RÉSUMÉS

La morphogenèse de l'écriture est fortement déterminée par les impératifs universels de la communication écrite. De ce point de vue, un logogramme sumérien et un mot du français écrit ont des fonctions très proches. Cette dimension, appelée ici sémiographique, a pour origine l'ensemble des activités symboliques qui ont très tôt entraîné la production de traces significatives. Mais c'est avec l'avènement des formes linguistiques que se développe une sémiographie qui s'accompagne alors d'une montée en puissance de facteurs phonographiques qui l'influencent en retour.

Script morphogenesis is strongly determined by the universal constraints of written communication. From this point of view, a Sumerian logogram and a French written word have very close functions. This dimension called here semiographic derives from symbolic activities that very early on generated the production of significant graphic clues. But the semiographic part of writing developed essentially with the emergence of linguistic forms, accompanied by the rise of phonographic factors which influenced it in return.

AUTEUR

JEAN-PIERRE JAFFRÉ

LÉAPLE-CNRS

Centre André-George Haudricourt

7, rue Guy-Môquet

94800 Villejuif

JPJAFFRE@VJF.CNRS.FR